

Libération 20180315

A la Chapelle, les migrants passent aux actes

Par [Kim Hullot-Guiot](#) — 15 mars 2018 à 20:16



Lors d'un atelier capoeira. Les migrants ne restent qu'une à deux semaines dans le centre de la Chapelle. Photo Martin Colombet. Hans Lucas

Théâtre, danse, capoeira... Après des premiers pas dans la «jungle» de Calais, l'association Good Chance propose aux réfugiés hébergés dans le nord de Paris de sortir de leur condition par l'art. Un travail centré sur les gestes et le regard.

Deux immeubles aux couleurs délavées surplombent une station-service, le boulevard Ney en travaux et le bar Le Celtic, fréquenté des parieurs - canassons ou grilles de numéros, à chacun sa manière de titiller sa chance. Coiffés de grandes enseignes visibles depuis l'autoroute à la gloire de marques d'électroménager, leurs 27 étages sont comme les gardiens de la porte de la Chapelle (Paris XVIII^e), où, le long du tramway qui encercle la ville, on sent bien qu'on est de justesse dans la capitale.

Depuis l'hiver 2016, les résidents de ces immeubles à loyer modéré observent aussi les allées et venues devant le centre de premier accueil et d'hébergement temporaire pour migrants, installé par la mairie de Paris et géré par Emmaüs. Il y a un peu plus de deux mois, ils ont assisté à une arrivée plus inhabituelle, à côté de ce centre : un théâtre éphémère à l'usage des migrants, monté par l'association Good Chance, ouvert une fois par semaine aux Parisiens.

Un jeudi froid du mois de mars. Sous le dôme blanc qui sert aussi bien de lieu de création, de salle de spectacles que d'agora, Sofian Jouini, un chorégraphe basé à Nantes, anime un atelier à mi-chemin entre la danse, la capoeira et le théâtre gestuel. Face à lui, une vingtaine de migrants, des hommes en grande majorité afghans résidant dans le centre pour une ou deux semaines, et quelques bénévoles, qui assistent à la séance afin de fluidifier les contacts entre le chorégraphe et ses «élèves».

Les participants se mettent par deux, l'un manipule un bâton dont l'autre doit suivre les mouvements. Les plus timides se contentent de bouger la tête, les plus audacieux se meuvent dans tous les sens, semblables à des pantins désarticulés. «*On travaille sur la conscience et la mobilité du corps. Cette improvisation, c'est ce que nous permet notre taf d'artiste : on se lance sans savoir à quoi ça va aboutir*», détaille le chorégraphe.

«Se raconter sans parler»

Sans parler la même langue - le théâtre refuse de faire appel à des traducteurs pour ne pas «*créer de la distance*» -, les gestes et les regards revêtent une importance considérable. En duo avec Souleymane, l'acteur Corentin Fila (vu notamment chez André Téchiné), bénévole ces jours-ci au théâtre éphémère, juge l'exercice plus intéressant porte de la Chapelle qu'au cours Florent, qu'il a fréquenté : «*Les regards prennent tout leur sens quand on ne peut pas aller boire des verres le soir pour connaître les gens. Ici il y a une énergie incroyable, chacun existe dans le groupe. Souvent il y a un moment de beauté, de grâce. Dans cet espace, ils peuvent se raconter sans parler, et repartir en ayant été quelqu'un.*» Etre quelqu'un, pas seulement un exilé.

La productrice Claire Bejanin, qui préside la structure française de l'association, juge que «*c'est la force du travail artistique d'être dans un état de présence, d'ouverture à l'autre. Il y a une grande simplicité finalement à s'apercevoir qu'on est si peu différents. Je suis toujours sidérée par la force intérieure des gens et leur capacité de création*». «*Etre ici donne l'occasion de faire partie d'une communauté, d'avoir un but, abonde l'un des cofondateurs du théâtre, Joe Robertson. Tout le monde donne à tout le monde, ce n'est pas de la charité. Et l'art a toujours été guérisseur, même si nous ne sommes pas des thérapeutes.*» Navid, 23 ans, originaire d'Afghanistan, raconte qu'ici, il «*oublie tout de [sa] situation*» : «*Je vis le moment présent. J'ai aimé dessiner des vêtements la semaine dernière [des étudiants d'une école de mode ont animé un atelier, ndlr], faire du théâtre. Tout le monde est ensemble et créatif.*» Assis en retrait, Zahir, 29 ans, confirme : «*J'aime bien venir ici, on se mélange. Je ne fais rien le reste de la journée...*» Leur compatriote Malang, 27 ans, un pilier du théâtre : «*J'avais un groupe de danse chez moi, mais les talibans ont dit que c'était mal. Ici, au théâtre je suis très heureux, ça me donne l'impression d'avoir un travail. En France, ma vie est sécurisante. On peut comprendre qui je suis.*»

Dans la salle attenante, un plus petit dôme, un atelier sérigraphie est en cours. Presque tous les jours, des objets, qu'il s'agisse de dessins ou de masques, sont créés, et les résidents peuvent venir librement fabriquer ou peindre. Toutes les créations non récupérées par leurs auteurs pourraient d'ailleurs être archivées en ligne, afin de «*raconter deux ans d'histoire de migrations en Europe*», dixit Joe Murphy, l'autre cofondateur du théâtre.

Charpentiers

A côté, Claire Bejanin jette un œil aux cartons de costumes tout juste livrés, un grand sourire aux lèvres. «*On vit beaucoup de dons mais il y a toujours une histoire*», explique-t-elle. Celle, par exemple, de la directrice technique de la Comédie-Française qui vient visiter ce théâtre itinérant et décide d'envoyer sept cartons de costumes blancs et de chutes de tissus, de différentes tailles, couleurs et matières. On pourrait aussi raconter celle de l'association de charpentiers qui est venue construire le sol en bois du théâtre, ou celle des dizaines d'artistes, comédiens, metteurs en scène, producteurs, chorégraphes, venus de France, du Royaume-Uni,

du Chili ou d'Espagne, qui s'y relaient pour assurer chaque jour la tenue d'un atelier artistique.

Une histoire qui a débuté dans la zone industrielle des Dunes, à Calais (Pas-de-Calais), il y a deux ans. On appelle alors «jungle» cette vaste étendue coincée entre l'autoroute et un quartier résidentiel, où vivent des milliers de migrants qui attendent de réussir le passage vers l'Angleterre. De l'autre côté de la Manche, deux artistes britanniques pas encore trentenaires, Joe Murphy et Joe Robertson, voient aux infos les images des migrants tentant de traverser la Méditerranée ou traînant dans le campement monstre de Calais, entendent des propos «*hystériques ou apeurés*» sur les exilés. Ils viennent de terminer une pièce à Manchester et décident de se rendre sur place. «*On voulait savoir qui étaient ces gens*, raconte Joe Robertson. *C'était un peu naïf. On a trouvé des gens de partout qui avaient construit des magasins, des restaurants, un sauna, des stands de barbiers... Il n'y avait pas d'endroit pour réunir tout le monde et exprimer ce qu'était ce moment particulièrement difficile de leur vie. On a créé le dôme. Chaque ville devrait avoir son théâtre.*»

Mi-salle des fêtes, mi-espace de création et d'expression artistique, le dôme trouve dans la jungle de Calais son public. Pendant des mois, il devient un lieu d'échanges et de rencontres, où les traditions artistiques de chacun nourrissent l'ensemble. On voit l'acteur Jude Law y passer une tête. Tout y est créé avec et par les exilés, qui, malgré le froid, l'attente, l'espoir qui s'amenuise et la boue, trouvent une nouvelle raison de se lever le matin. «*L'art doit être dans les endroits où l'art n'est pas, où l'expression est menacée, où les voix ne sont pas entendues. Dire cela ne devrait pas être vu comme radical*», estiment les deux Joe, qui ont tiré de cette expérience une pièce, [The Jungle](#), donnée au National Theatre de Londres et que le *Guardian* qualifie d'«*extraordinaire, riche et complexe*». Après que le gouvernement a démantelé le camp de Calais, fin 2016, Good Chance démonte son dôme et le remonte à Aubervilliers, en banlieue parisienne. Les deux Joe s'associent à trois curateurs basés à Paris : l'homme de théâtre britannique Jack Ellis (vu à la télé dans *Bad Girls*, la version originale d'*Orange is the New Black*), l'acteur Vincent Mangano (Théâtre du Soleil) et l'artiste Elisa Giovanetti. Avant d'atterrir porte de la Chapelle, début 2018.

Devinettes

Chaque samedi, le théâtre est ouvert au public. Plus de 1 000 personnes ont déjà assisté au *Hope show*, ou «démonstration d'espoir», qui n'est pas tant un spectacle qu'un moment de partage. Avec des participants qui ne restent que quelques jours au centre de la porte de la Chapelle avant d'être - au mieux - transférés vers d'autres dispositifs, impossible de répéter classiquement un spectacle figé de A à Z.

Ce samedi, c'est «open mic», «micro ouvert». Pour l'occasion, on a ajouté des rideaux façon coulisses entre les deux dômes et monté une petite scène. Pendant plus d'une heure et demie, face à quelques dizaines de Parisiens - essentiellement des moins de 40 ans, mais aussi quelques dames plus âgées -, des hommes de tous âges, venus d'Afghanistan, du Soudan, du Liban et d'ailleurs, se succèdent sur scène ou au milieu du dôme pour danser, lire un poème, raconter avec drôlerie des devinettes, chanter ou s'essayer au beat-box. Joe Robertson : «*Ici, on comprend au quotidien, pas juste en théorie, la myriade de façons dont on exprime notre universalité.*» Un trio de jazz, venu jouer en ami, séduit la salle. Spectateurs et participants se mêlent, dansent, on n'est alors plus vraiment au théâtre. «*C'était un peu chaotique, mais il y avait de la poésie. On a existé ensemble*», s'enthousiasme Corentin Fila. Dehors, les voitures

continuent de filer sur le boulevard sans se douter que pendant quelques heures, sous le dôme blanc, c'est une grande fête qui s'est jouée.

Pour assister au Hope Show, tous les samedis à 15 h 30 jusqu'au 31 mars, réservation indispensable par mail : hopeshow@goodchance.org.uk.

[Kim Hullot-Guiot](#)